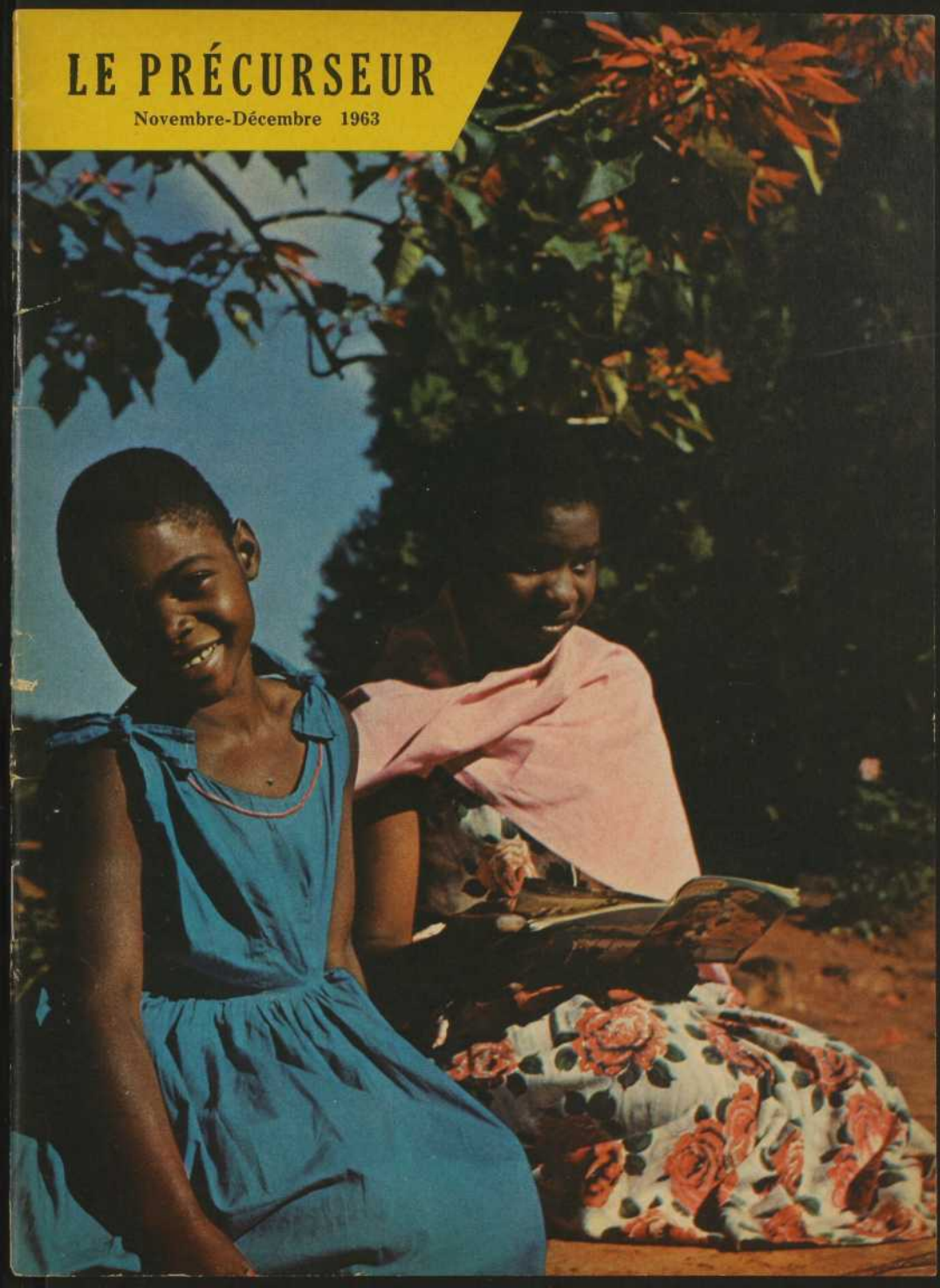


LE PRÉCURSEUR

Novembre-Décembre 1963



DANS CE NUMÉRO

Une société africaine, les Rosarian Sisters	575
Sœur Alfred-Marie, m.i.c.	
Initiation à la brousse	590
Sœur Saint-Ubald, m.i.c.	
A temps missionnaire, esprit missionnaire	595
Sœur Marie-Pia., m.i.c.	
Sur le <i>Jiron de la Union</i>	603
Sœur Saint-Némèse, m.i.c.	
Grand-mère Wang en Paradis	607
Sœur Saint-Gilbert, m.i.c.	
M. Saferi Ng'Ambi	611
Sœur Maria-Rufina, R.S.	
L'éventail	616
Sœur Joseph-Arthur, m.i.c.	
Ton-Ton Grégoire	620
Sœur Saint-Jean-Eudes, m.i.c.	
Le premier ministre du Japon rend hommage au Pape	621
Nécrologie	622

PAGES-COUVERTURE: NYASSALAND. —MONIKA, INSTITUTRICE DE MZUZU, ET SA NIÈCE VALÉRIA.
—MÉDITATION, UN JOUR DE RETRAITE, AU NOVICIAT DES ROSARIAN SISTERS DE RUMPI.

NIHIL OBSTAT : M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 29 avril 1963.

LE PRÉCURSEUR

2900, chemin Ste-Catherine,
Montréal (26) Canada.

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

ABONNEMENT :

Par an	\$ 1.00
À vie	25.00

A V I S :

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

AVANTAGES :

Participation à l'œuvre missionnaire accomplie par toutes les religieuses; une messe célébrée chaque semaine, pour les abonnés; une messe également pour les défunts.



Au diocèse de Mzuzu

**UNE
SOCIÉTÉ
AFRICAINNE,
LES
ROSARIAN
SISTERS**

Pie XI, dans son encyclique *Re-rum ecclesiae*, avait donné cet avis aux missionnaires: « Pour donner... à l'Église du Christ son organisation régulière dans la population dont vous avez la charge, il faut qu'elle y possède tous les éléments dont elle doit être composée suivant les dispositions divines. Il s'ensuit qu'une des principales obligations de votre charge est de fonder des congrégations indigènes de l'un ou de l'autre sexe. » Et Pie XII, dans une allocution de 1944, avait repris: « ...Le travail accompli dans l'intervalle des deux guerres s'est inspiré de l'idée expresse de donner aux missions le caractère d'institutions qui ne soient pas étrangères, mais appartiennent à la nation évangélisée. De là est né

le besoin d'un clergé et de sœurs indigènes... »

Un projet hardi

Sitôt le territoire de la province septentrionale du Nyassaland érigé en préfecture apostolique (mai 1947), son chef spirituel, Mgr Marcel Saint-Denis, p.b., se préoccupa de cette indigénisation de l'Église tant recommandée par les Souverains Pontifes. Il fallait une confiance absolue en l'Esprit-Saint et en l'action de la grâce pour commencer un petit séminaire et plus encore peut-être une société de religieuses autochtones, au sein d'une population loin d'être prête à comprendre le sens et la valeur d'une vie totalement consacrée à Dieu. Sur les 349,706 habitants d'alors, l'on comptait 2,486 catholiques, quelque 3,000 catéchumènes et environ 75,000 protestants. Même chez les catholiques, la mentalité et la tradition bantoues s'opposaient au célibat: il était inconcevable que des fils et des filles de la nation Tumbuka ne l'enrichissent point d'enfants.

Passer encore pour le petit séminaire: c'était une école pas tellement différente des autres, et il s'écoulerait bien une quinzaine d'années avant qu'émerge le premier prêtre. L'on pouvait espérer qu'avec le temps et une meilleure connaissance de la religion évolueraient les idées et s'ébranlèrent les préjugés.

Mais une communauté féminine... des filles qui refuseraient de se marier, et cela non point dans quinze ans mais pas plus tard qu'en 1951! Depuis 1948, il y avait une poignée de missionnaires canadiennes établies à Katete et à Mzambazi, des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Con-

ception, les premières religieuses arrivées dans la province septentrionale. Elles enseignaient, tenaient deux dispensaires. On appréciait cela. Toutefois leur genre de vie était sans précédent. Une nouveauté aussi mystérieuse qu'incroyable.

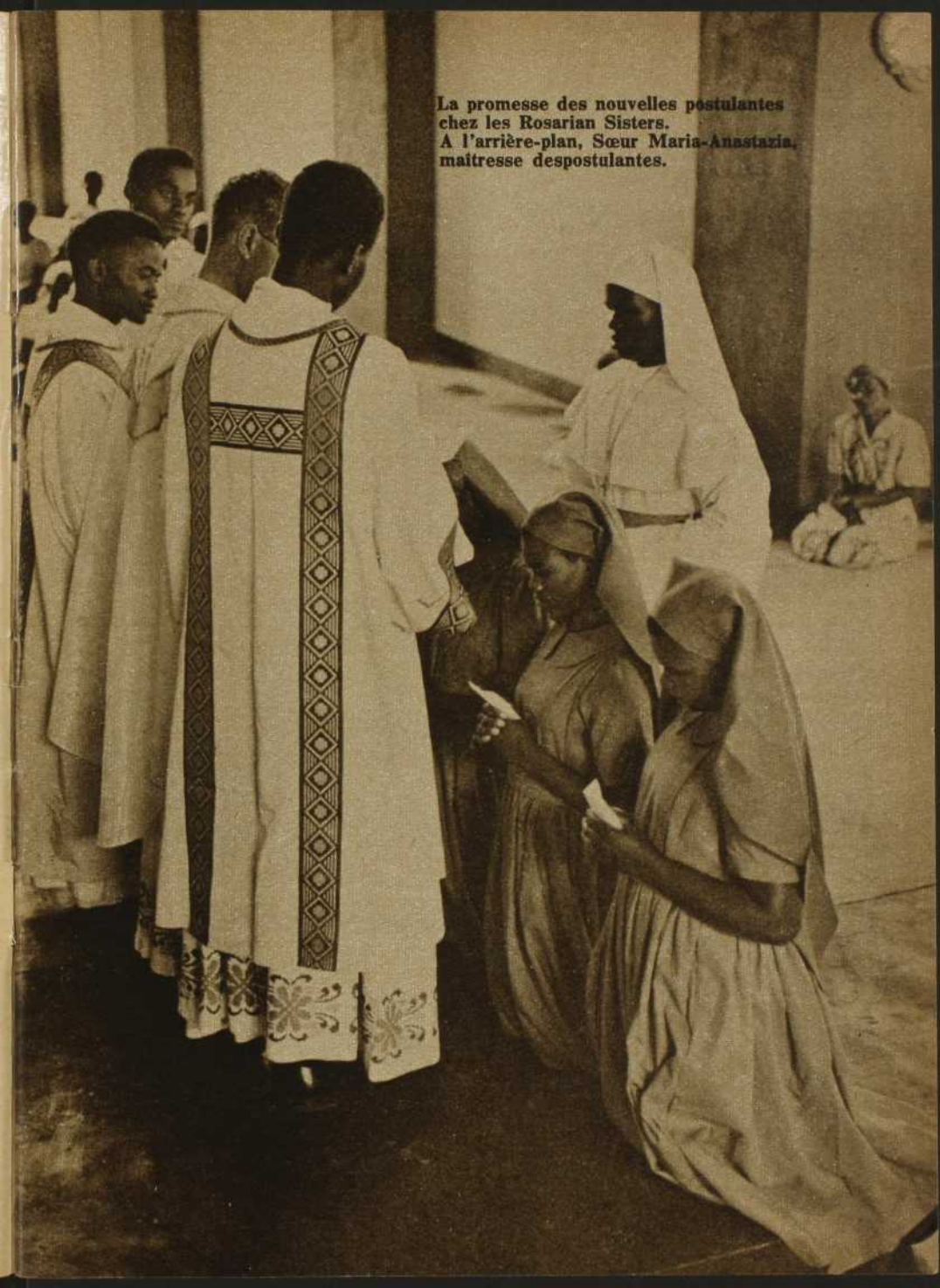
La pierre d'angle

Mgr Saint-Denis désirait une société typiquement africaine qui prendrait le plus tôt possible son autonomie. Il la voulait animée d'un esprit et d'un zèle apostoliques, toute proche du peuple, souple, capable de s'adapter au courant d'évolution qui s'amorçait, éveillée aux problèmes du développement intellectuel et matériel de la masse illettrée embourbée de superstitions et pourtant déjà travaillée par une vague aspiration à l'indépendance.

Pour réaliser une telle société, il fallait comme pierre d'angle une âme vraiment appelée de Dieu, une chrétienne authentique et dynamique, riche des dons de l'esprit et du cœur, éduquée, généreuse, quelque peu initiée à la beauté et aux exigences de l'état religieux.

Cette perle rare, elle existait. Lorsque Mgr Saint-Denis connut le désir de la jeune Atumbuka Beata Ngoma de vivre comme les sœurs canadiennes « pour Dieu seul », il n'hésita point devant le projet audacieux de fonder prématurément une congrégation autochtone. Car Beata, la plus jeune fille du catéchiste de Katete, Lorenti Ngoma, réunissait toutes les aptitudes souhaitables et possédait une éducation chrétienne solide. D'une intelligence supérieure, particulièrement douée pour les langues, elle avait fait de brillantes études au pensionnat des Sœurs

La promesse des nouvelles postulantes
chez les Rosarian Sisters.
A l'arrière-plan, Sœur Maria-Anastazia,
maitresse des postulantes.





Mgr J.-M. Saint-Denis, p.b.,
 fondateur
 de la Société
 des Rosarian Sisters,
 et les quatre
 premières religieuses
 professes:
 Sœur Maria-Victoria,
 Sœur Maria-Rufina,
 Sœur Maria-Anastazia
 et Sœur Maria-Beata.

Blanches, à Likuni et à leur école normale de Bembeke, dans la province centrale du Nyassaland. Là-bas, elle s'était liée d'amitié avec une étudiante, religieuse d'une communauté africaine dont le noviciat se trouve à Bembeke même. Et Beata avait eu la révélation de la vie religieuse menée par des Africaines. A Rozalina, son amie intime demeurée à Katete, elle écrivit son étonnement admiratif: « Ici je vois des jeunes filles de notre race qui sont choisies par le bon Dieu et je les trouve bien heureuses. Je les envie... » Et elle ajoutait ce commentaire quasi paulinien: « Oui, se marier, c'est bien; mais ne pas se marier, c'est mieux encore parce qu'on peut ainsi servir Dieu seul et l'aimer... En terminant je te redis: les choisies de Dieu sont bien chanceuses. » Et à Sœur Madeleine-Marie, ¹ m.i.c., supérieure du couvent de Katete:

« Ces semaines-ci j'ai fait mes classes d'application. Que j'étais heureuse d'enseigner les enfants! Je pensais à ceux de chez nous que j'aiderais plus tard, surtout en leur révélant le bon Dieu. »

Sa formation pédagogique terminée, la jeune institutrice avait réintégré sa province natale, bien décidée de travailler à l'avancement de son peuple dont elle avait constaté le retard culturel et religieux. Malgré son instruction qui dépassait de beaucoup celle des filles de sa nation, elle était restée toute simple et sans prétention. Cette simplicité s'accompagnait de gaieté, d'humour, de générosité, d'entrain communicatif et de sens social.

En 1951, quatre jeunes Watumbuka: Rufina, Anastazia, Rosalina et Victoria, communiaient déjà à l'idéal de Beata. Elles avaient littéralement cru en sa parole, n'ayant ni ses ouver-

tures ni son expérience. Toutes étaient très jeunes dans la vie chrétienne.

Le 21 novembre 1951, Mgr Saint-Denis accédait à la démarche du petit groupe et autorisait la fondation de la Société des *Wamay wa Rosaryo Lituwa* ou Rosarian Sisters.

Comment grandit la société

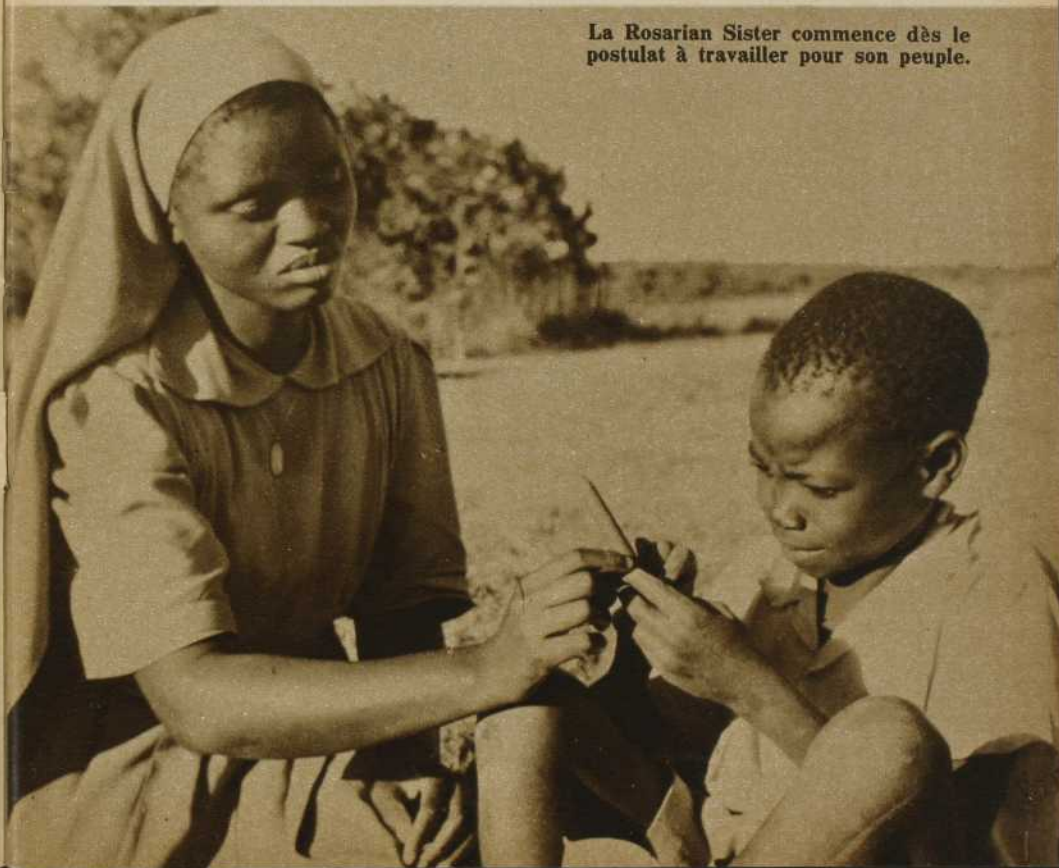
Monseigneur confia la formation première à Sœur Madeleine-Marie qui partageait pleinement ses vues quant aux avantages d'une fondation africaine au lieu d'une greffe africaine sur un tronc canadien. En cela, la fille de Mère Marie-du-Saint-Esprit

reprendait l'idée de la fondatrice laquelle avait opté jadis pour deux sociétés purement chinoises aux diocèses de Haimen et de Szepingkai, les Thérésiennes et les Sœurs du Saint-Rosaire.

Le postulat des Sœurs africaines, de même que le noviciat, s'étendrait sur deux ans. Il importait d'assurer un supplément de doctrine, la compréhension et l'apprentissage des obligations de l'état religieux, l'initiation aux œuvres des missions de la préfecture.

A l'époque de la fondation, Mon-

La Rosarian Sister commence dès le postulat à travailler pour son peuple.



seigneur écrivait à Rome: « L'esprit qui doit animer les membres de la Congrégation du Saint-Rosaire est avant tout un esprit de charité et de zèle qui les porte à se dépenser sans compter pour la conversion des païens, la persévérance des chrétiens et le retour au bercail de ceux qui se seraient séparés... La fin de l'Institut est de procurer la gloire de Dieu d'abord par la sanctification personnelle de ses membres, puis par l'établissement et le maintien du christianisme partout au Nyassa septentrional et là où les supérieurs en exprimeraient le désir. »

La famille des postulantes s'installa dans une dépendance du couvent: une seule pièce, convertible selon les heures en dortoir, réfectoire, salle d'étude ou de communauté. On garda le mode de vie du milieu Tumbuka.

Ce fut une tâche ardue d'enseigner à ces enfants de la brousse les sentiers de la perfection. D'autant plus qu'il n'existait aucun livre de spiritualité en citumbuka, langue officielle de la société. Seule Beata pouvait tirer profit des ouvrages anglais. En collaboration avec Sœur Madeleine-Marie, Beata traduisit en dialecte les Méditations de Verduynde et revisa une version déjà ébauchée de l'Imitation de Jésus-Christ. Il lui revint souvent d'avoir à expliciter à ses compagnes les devoirs des « personnes consacrées ». Sa persévérance soutint celle des autres, car, outre les difficultés de l'adaptation à un cadre religieux, toutes eurent à vaincre des assauts de l'extérieur: des amis, des parents non chrétiens ou même catholiques ne cessaient de les harceler pour qu'elles renoncent à leur idée folle, les accusant de trahir

les coutumes tribales et de se livrer à des *étrangères* pour se laisser changer en étrangères. Mais les jeunes Watumbuka trouvèrent dans l'étroite union qui régnait entre elles la force de résister aux sollicitations des gens des villages, et aussi — on peut bien le dire — à l'inclination de leur nature qui n'avait connu jusque-là que l'entière liberté des gazelles des montagnes.

Le 4 avril 1953, en présence d'une foule compacte, curieuse de cet événement inédit, Mgr Saint-Denis remettait aux postulantes l'habit blanc et bleu des novices de la société. Il procédait ensuite à la bénédiction de la maison du postulat et du noviciat qu'il avait fait construire sur le terrain de la mission.

La Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avait nommé une maîtresse des novices en la personne de Sœur Bernadette-de-France¹. Sous sa direction, les novices retirées de l'enseignement et des autres œuvres, devaient uniquement s'adonner à leur formation spirituelle et à l'étude des matières religieuses. Le problème des livres ne fut pas mince. Chez les Wanyanja de la province du centre, les Sœurs africaines disposaient d'un catéchisme des vœux en cinyanja ainsi que d'un recueil de prières, de visites au Saint Sacrement et de méditations. Beata, qui se jouait du cinyanja comme de sa langue maternelle et de l'anglais, réalisa une version citumbuka de ces textes dont plusieurs extrêmement arides. Qu'on songe aux réponses abstraites et compliquées du catéchisme des vœux! Grâce encore au précieux concours de l'ancienne





Catéchisme
de Sr Maria-Beata
alors qu'elle
se trouvait
novice à Katete.

élève de Bembeke, les Constitutions de la Société, rédigées en anglais, furent traduites en dialecte. Il en alla de même des cantiques propres aux cérémonies de vêtue et de profession.

Le problème des livres de lecture spirituelle fut longtemps, avec le problème des ressources financières, le casse-tête et le jeu de patience de la maîtresse des novices qui de son côté devait traduire des ouvrages français et les dactylographier pour que la nourriture spirituelle ne manque pas aux novices. Travail de moine du Moyen Age transposé au vingtième siècle.

La première profession eut lieu à Katete, le 24 septembre 1955. Sœur Marie-Beata, Sœur Maria-Rufina, Sœur Maria-Anastazia et Sœur

Maria-Victorya s'engagèrent par les vœux de religion pour un an.

Ce même jour, des postulantes revêtaient le saint habit et de nouvelles recrues entraient au postulat, de sorte que la société se constituait à tous les paliers de l'état religieux.

Dès le lendemain de la profession, Mgr Saint-Denis, fondateur et père spirituel des Rosariens, annonçait l'ouverture d'une maison à Karonga et en nommait Sœur Maria-Beata supérieure.

Révolution à Karonga

Malgré son inexpérience, Sœur Maria-Beata partit confiante à la tête de ses compagnes, car elle savait retrouver là-bas un groupe de sœurs canadiennes dont Sœur Madeleine-

Marie, le premier guide des Rosariens dans la voie des conseils évangéliques. Tout en conservant leur autonomie, les religieuses africaines travaillaient en collaboration avec les missionnaires qui dirigeaient l'école des filles, la maternité et le dispensaire de la mission. Sœur Maria-Rufina et Sœur Maria-Victoria, diplômées pour l'enseignement en langue vernaculaire, enseigneraient les premières années du cours, et Sœur Maria-Beata serait titulaire d'une classe anglaise. Quant à Sœur Maria-Anastazia, elle

apporterait une aide appréciable à l'infirmière, débordée par l'affluence des patients en cette zone tropicale où règne le paludisme.

Sœurs canadiennes et sœurs africaines fraternisèrent. On les voyait mêlées aux mêmes œuvres et aux mêmes réunions, intéressées aux mêmes problèmes d'apostolat catéchétique; on les rencontrait ensemble à bicyclette sur les sentiers des villages qu'elles visitaient pour amorcer des contacts. Les jeunes Watumbuka se sentaient *en mission* chez les Wankho-

Très près du peuple, les Sœurs africaines par leurs fréquentes visites dans les villages approvoient les gens à l'idée de la vie religieuse.





**Sœurs canadiennes et
Sœurs africaines fraternisent
dans la plus parfaite
harmonie. Récréation au
bosquet d'eucalyptus du
noviciat.**



nde de Karonga. La mentalité, le langage et les coutumes des tribus Tumbuka et Nkhonde diffèrent au point que Sœur Maria-Beata a remarqué: « Réellement, nous ne ressemblons à ces Africains que par la couleur de la peau. »

Les Rosariens excellaient dans l'art de faire passer le Message. A la vérité, ce sera toujours un esprit africain qui pénétrera le mieux des esprits africains. Un missionnaire, Père Blanc, présent à une leçon de Sœur Maria-Beata sur la messe, disait un jour: « Elle avait fait un commentaire magnifique de la messe. Pas seulement pieux mais pratique. Les gens pouvaient comprendre ce que signifie *s'offrir durant la messe comme le Christ et avec Lui...* De sorte que je me demandais, quand vint mon tour de parler à ces baptisés de demain et à ces néophytes, quoi dire de plus ou de mieux. »

Les religieuses africaines gagnèrent peu à peu la confiance des gens. Sœur Maria-Victoria s'attira ce témoignage d'estime non équivoque de la part d'un de ses petits élèves païens: « Quand tu auras fini ton temps de sœur, je te réserve pour mon grand frère. » Et lorsque la maladie terrassa la jeune supérieure, en 1957, la laissant paralysée, ce fut sur la véranda du couvent des Rosariens un défilé continu de visiteurs non-chrétiens, protestants, catéchumènes et catholiques, gens des villages, étudiants de l'école secondaire et écolières de Saint Mary's School, venaient causer religion. Et l'ardente apôtre, en dépit de ses souffrances extrêmes et de sa lassitude, acceptait, le sourire aux lèvres, de causer parce que c'était

pour elle « l'unique moyen de faire encore du bien à son peuple ».

A sa mort, qui survint le lundi de Pâques 1958, les habitants de Karonga ne cachèrent pas leur désappointement à la nouvelle de son inhumation à la Mission de Rumpi où avait été transféré, deux ans plus tôt, le noviciat. « Elle a travaillé parmi nous et pour nous, disaient-ils. Nous avions espéré qu'elle reposerait chez nous. »

A cette occasion se manifesta une certaine évolution des idées. La présence des Rosariens avait agi comme un levain dans la pâte, et l'union intime entre les Sœurs canadiennes et les Sœurs africaines n'avait pas échappé à l'œil observateur des Africains. Des *wagogo* (vieilles femmes), gardiennes farouches des coutumes dans les villages et par conséquent ennemies déclarées du célibat religieux, émirent cette opinion renversante et... renversée: « Quoi! nous pleurons quand nos enfants veulent se donner au bon Dieu! Nous disons; « cette pauvre enfant s'en va mourir loin de sa mère... » Mais voyez ce qu'on a fait pour celle-ci! Voyez comme on l'entoure même après sa mort! Qui de nous aurait pu en faire autant dans son village? » De vieux chefs polygames prononçaient sentencieusement: « Nous disions que les étrangères ne devaient pas prendre soin des Sœurs africaines parce que ce sont des noires. Voyez ce qu'on a fait pour celle-ci... Vraiment c'est bien que nos enfants se donnent au bon Dieu, elles ne seront pas malheureuses. » Et le sentiment général s'exprimait ainsi: « Sœur Maria-Beata est bien heureuse. Elle a tant souffert. Mais dommage! Elle était si sym-

pathique; elle aimait tout le monde, et tout le monde l'aimait. »

A l'heure actuelle

Avant de mourir, Sœur Maria-Beata avait dit: « Quand je serai au ciel, je travaillerai avec vous toutes à faire connaître le bon Dieu et la Sainte Vierge. »

Là-haut, elle a sans doute parlé pour « son peuple », car, en dépit d'un certain courant d'émancipation hostile aux étrangers et qui

alluma les émeutes de 1959, le nombre d'aspirantes à la vie religieuse — cette vocation importée — s'accrût sans cesse. Chose encore plus surprenante, ces jeunes filles, la fleur de la jeunesse Tumbuka, se présentaient avec le consentement écrit de leurs parents. Plusieurs avaient compté parmi les élèves de Beata pendant son stage au postulat de Katete ou à Saint Mary's School de Karonga.

S. Exc. Mgr J.-L. Jobidon, p.b., successeur de Mgr Saint-Denis à la

Cérémonie de Vêture du 8 décembre 1962
en la nouvelle église de Katete.



tête de la préfecture (maintenant diocèse de Mzuzu), a voué à la Société des Rosariens un intérêt et une affection paternels. Il lui a conservé son orientation première: autonomie, adaptation constante au milieu Tumbuka en évolution progressive. Il veut ses religieuses africaines qualifiées, capables d'assumer la responsabilité des dispensaires et des maternités, de donner l'enseignement aussi bien au secondaire qu'au primaire, de former elles-mêmes l'élite intellectuelle féminine du Nyassaland de demain.

Présentement deux jeunes sœurs poursuivent leurs études secondaires à Likuni, chez les Sœurs Blanches, et trois autres le cours régulier d'infirmières. Elles ont constitué sur place une maison étudiante dont l'une d'elles est supérieure. Le postulat de Katete est passé sous la direction de Sœur Maria-Anastazia. Seul le noviciat de Rumpi demeure confié à Sœur Bernadette-de-France. Au 1er janvier 1963, la société se composait de 15 professes, 6 novices et 14 postulantes; 17 aspirantes souhaitent d'être admises au postulat.

Religieuses authentiques

Il y a dix ans, cinq postulantes prenaient l'habit... Les sceptiques, dans leur sagesse pessimiste, prédisaient une vie éphémère à cet embryon de communauté: les Africaines manquent de constance; elles ne tiendront pas.

Qui eut raison? la pseudo-sagesse aux idées préfabriquées ou la confiance du fondateur en l'Esprit-Saint et en les richesses latentes de l'âme féminine Tumbuka?

Chez la Rosarian, le sens du sacré

s'est épanoui en un sens chrétien et religieux authentique; la passivité avec laquelle la femme du Nyassa-Nord acceptait le travail dur et l'asservissement aux volontés des *walala* (ses supérieurs) s'est transformée en dévouement lucide et en charité volontaire. La Rosarian s'est débarrassée du complexe d'infériorité acquis par la force des coutumes et des préjugés de la tribu: elle a pris conscience de sa dignité et de sa valeur personnelles, de ses ressources d'intelligence et de volonté, de la place qu'elle peut et doit occuper dans l'Église et dans la nation. L'autonomie l'a habituée à exercer sa responsabilité et à agir en être libre. Et c'est merveille dans une société où la femme n'est jamais majeure mais toujours dépendante de l'homme: père, frères, mari, oncles, etc.

Inconstante la religieuse Tumbuka? Non. Tout le contraire. Déjà huit années d'engagement par les vœux de religion, et pas une défection. Elle a montré qu'attachement et fidélité à la vocation dépendent avant tout d'une vie centrée sur le Christ. La Passion et la Croix, la messe, l'Eucharistie et le Rosaire, voilà les grandes sources de force que le fondateur aimait indiquer à ses premières filles et que celles-ci enseignent à leur tour. Dans un avenir pas très éloigné — en 1967 — les aînées de la société auront le bonheur de prononcer des vœux perpétuels. L'Église a prévu les étapes suivantes pour y accéder: six années de vœux annuels et deux engagements temporaires de trois années.

Si l'on me demande ce qui caractérise la personnalité de ma sœur et amie Rosarian, je répons: spon-

tanéité et simplicité, courage et gaieté. La Rosarian ne fera sûrement pas une sainte mélancolique. Elle raffole du tambour et pour elle point de meilleure détente, à la récréation du dimanche soir, qu'une de ces danses de folklore africain scandant une *cilapi* (fable des villages). Il m'arrive parfois d'imaginer Beata, qui battait le tambour avec un sens extraordinaire du rythme, causant,

au ciel, tambour et castagnettes avec Thérèse d'Avila.

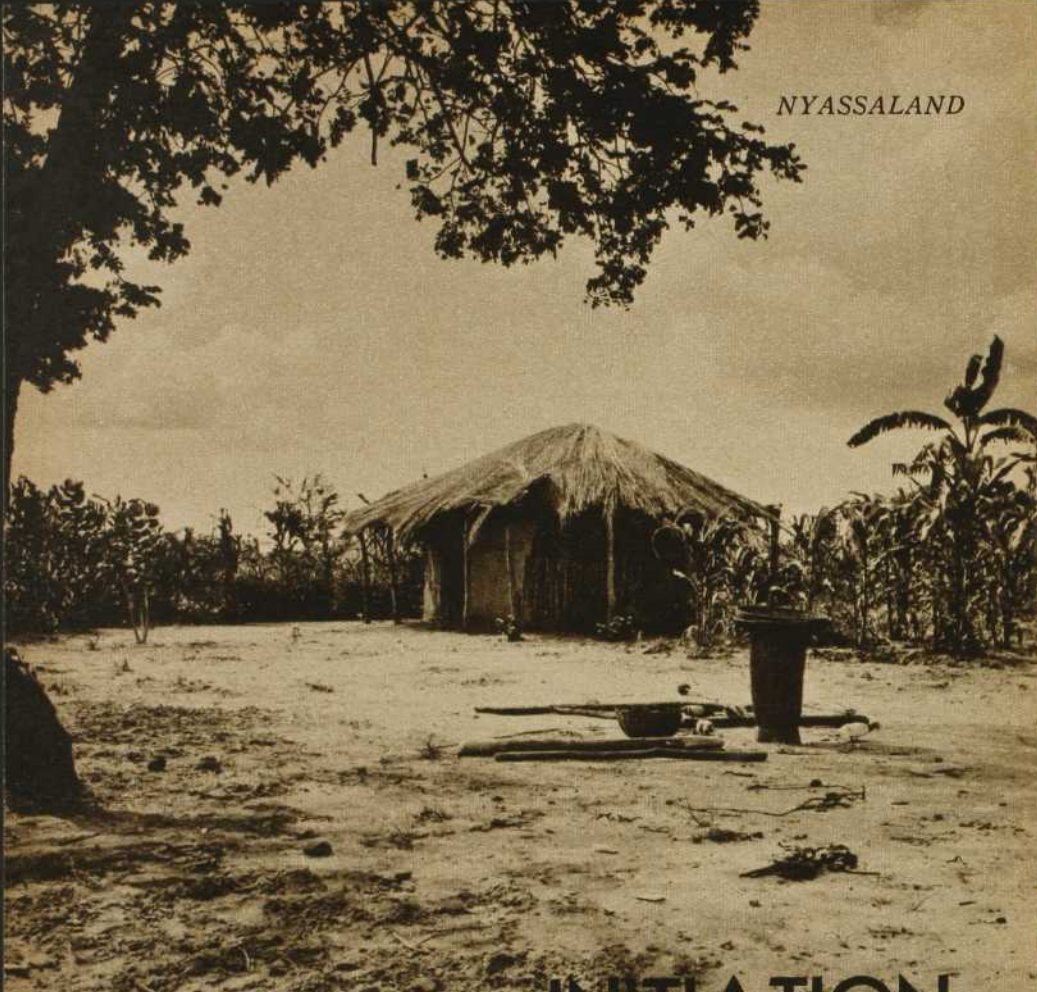
Communauté typiquement africaine, la société des *Wamayi wa Rozaryo Lituwa* joue un rôle irremplaçable dans l'implantation de l'Église au Nyassa-Nord. Elle porte devant le peuple un témoignage évangélique intelligible parce qu'incarnée dans le milieu Tumbuka et s'exprimant selon le mode original de ce milieu.

Sœur Alfred-Marie¹, m.i.c.

¹ Marcelle Prévost, de Québec.



A Rumpi non loin du noviciat, repose Sœur Maria-Beata, première supérieure africaine des Rosariennes. Priant sur sa tombe, S. Exc. Mgr J.-L. Jobidon, p.b., évêque de Mzuzu, et Sœur Bernadette-de-France, maîtresse des novices.



INITIATION A LA BROUSSE

« A deux heures je viendrai vous chercher », avait dit le Père Supérieur de la mission, nous invitant à Makuwira. En hâte, nous préparons nos *wakatundu* (bagages), car partir pour la brousse demande de penser sérieusement à tout ce qu'il faut prendre avec soi. Une fois rendu là-bas, il ne peut être question d'aller au .05 - .10 - .15 ou à l'épicerie!

Par Sœur Saint-Ubald, m.i.c.
(Doris Twyman, de Shawinigan.)

A deux heures la jeep paraît, aussi ponctuelle que les trois m.i.c.: Sœur Sainte-Imelda¹, Sœur Marie-Corinne² et moi. Avec célérité les *wakatundu* s'entassent ainsi que les passagères. Pour ma part, j'en suis à mon baptême de la brousse et j'ouvre des yeux neufs.

Makuwira, succursale de la mission de Katete, se situe à quarante milles dans les montagnes. Le chemin qui y conduit est une vraie curiosité: il monte et descend à pic, tout juste la largeur de la voiture; la droite et la gauche se confondent; pas d'hésitation possible: d'un côté un énorme rocher, de l'autre un arbre... il n'y a qu'à piquer droit...

¹ Imelda Saurette, de Letellier, Man.

² Rollande Langevin, de Québec.

Arrivés à destination, en quelques instants, nous sommes entourés de gens sympathiques. Il faut décharger les bagages. D'abord une cloche d'église...

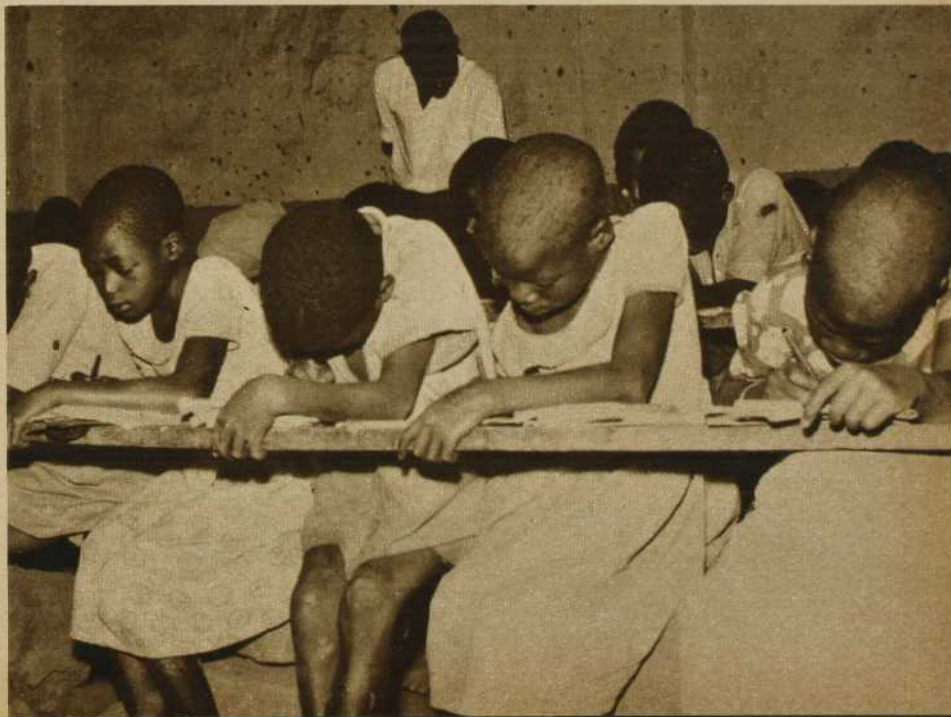
—Qu'est-ce que cela? s'enquiert une femme.

—Cela fait ding, ding, ding, pour appeler les chrétiens à la prière, de répondre Sœur Sainte-Imelda.

Et le déchargement se poursuit: lits de camp, bocal de peinture, pinceaux de toutes grosseurs, clous, marteaux, etc.

Mais peut-être pensez-vous: ce n'est pas là précisément du matériel catéchétique... qu'allez-vous donc faire à Makuwira? C'est tout simple: dimanche aura lieu la bénédiction

C'est sérieux apprendre à écrire. Y a-t-il de par le monde des enfants plus appliqués que ces jeunes Africains?



de l'église et d'ici là — en quatre jours — nous poserons la finition. Le Père Van der Pol nous fait voir la construction réalisée en corvée: les murs de l'église en briques cuites et le toit de chaume, élégant, parfait. Pour récompenser la générosité des fidèles, il a fourni les portes et le parquet de ciment. Puis il nous quitte, assurant la petite chrétienté qu'il reviendra pour la fête, dimanche.

Le lendemain, dès l'aube, nous sommes à l'œuvre, car il y a du travail à abattre: les murs à blanchir, les fenêtres à peindre, l'autel à décorer, etc. En brousse, la journée de huit heures n'existe pas... les syndicats non plus... Nos salaires? de l'argent comptant pour le ciel.

Les habitants de Makuwira prêtent leur concours. Chacun veut aider, de sorte que le samedi midi tout est terminé. Jamais l'on n'a vu une si

belle église en brousse! Tout le monde est fier. Les visiteurs accourent de partout pour la fête. Quelques-uns ont franchi à pied des distances considérables dans les montagnes.

Sur la fin de l'après-midi, le catéchiste nous apporte une antilope fraîchement tuée. Elle figurera sur la table, demain, au repas d'honneur. Alors... relevons nos manches encore une fois: c'est maintenant le tour du boucher! Incroyables les métiers à exercer en mission!

Vient le jour du Seigneur pour tous, même pour les non-chrétiens. Jour de joie et de réjouissances: après la grand-messe et la bénédiction de leur belle église, bien à eux puisqu'ils l'ont bâtie, les gens dansent et chantent parce qu'ils ont le cœur content.

Le bon Dieu est parmi eux. Ils sont heureux et le bon Dieu aussi. Et les missionnaires donc!

INITIATION AU CITUMBUKA

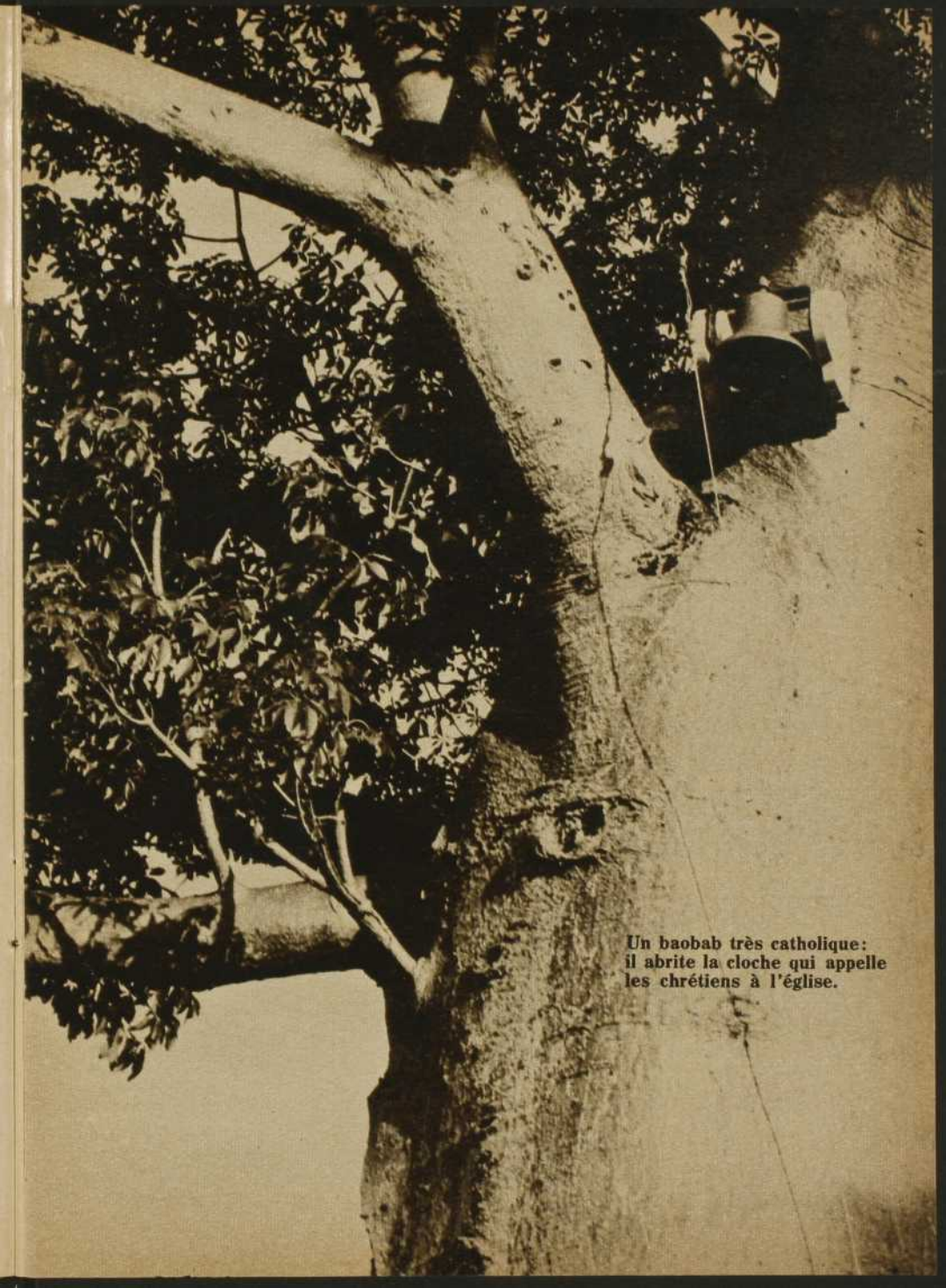
Comme professeurs de langue, on nous a donné, à Sœur André-du-Cénacle¹ et à moi-même, deux jeunes Watumbuka: Victorya, 10 ans, et Johanna, 8 ans. Ce sont des spécialistes de l'enseignement pratique: méthode simple et concrète... aucun danger d'errer.

Lorsqu'elle entre en classe, Victorya prend la craie et trace quelques phrases-types au tableau. Exemple: j'ai un crayon, *niri na pesulo*; je n'ai pas de crayon, *niri na pesulo cara*. Du coup nous apprenons que le verbe avoir n'existe pas en citumbuka: avoir se rend par « être avec »: *niri* je suis, *na* avec; *cara*, qui peut s'abréger en *ca*, marque la négation.

Un jour, j'essaie de traduire en

anglais un texte citumbuka, mais je me heurte à des verbes inconnus. « *Kucaya*, qu'est-ce que cela signifie? » demandé-je à mes professeurs. Le visage de Johanna s'éclaire et ses yeux pétillent de malice. Et en un clin d'œil elle se jette à coups de poing sur le dos de Victorya. « *Napurika!* (J'ai compris!) » Plus loin, *kuponya* m'embarrasse. A peine ai-je prononcé ce mot d'un ton incertain que ma gomme élastique est lancée contre le mur avec toute la force d'un petit bras vigoureux: « *Kuponya!* Lancer! »

Vraiment, c'est avec les jeunes que l'on apprend le plus vite. Les grands ont le don de vous servir de l'anglais et non du dialecte pur.



Un baobab très catholique:
il abrite la cloche qui appelle
les chrétiens à l'église.



ILES PHILIPPINES

A TEMPS MISSIONNAIRE, ESPRIT MISSIONNAIRE

Par Sœur Marie-Pia, m.i.c.

(Huguette Turcotte, de Mont-Joli.)

En décembre 1960 commençait au pays un mouvement tout à fait neuf et qui depuis lors n'a cessé de progresser. Deux ans plus tôt, les évêques catholiques s'étaient inquiétés de la carence d'esprit missionnaire chez le peuple philippin en général et avaient décidé de proposer l'idéal missionnaire, en décrétant l'année 1959 « Année des Missions ».

Ces douze mois durant, à travers les Iles, les efforts concertés du clergé et des éducateurs catholiques eurent pour fin d'attirer l'attention des fidèles — plus spécialement de la jeunesse — sur la nécessité de partager avec les contrées voisines non chrétiennes la foi reçue, il y a des siècles, du zèle héroïque des missionnaires européens. « Ressentant avec

acuité le rôle missionnaire non rempli par la nation sur cette partie du globe, un groupe de religieux et de séminaristes diocésains, appuyés et encouragés par notre bien-aimé Cardinal R. Santos et les directeurs des Œuvres pontificales missionnaires, tracèrent le plan d'un mouvement organisé qui rappellerait aux Philippines leurs privilèges et leurs devoirs. Sur le modèle de *The Catholic Student Mission Crusade of U.S.A.*, ces ecclésiastiques et quelques laïques conçurent *The Catholic Student Mission Crusade of the Philippines (C.M.C.P.)*, organisme qu'on peut regarder com-

me le premier fruit authentique de l'Année des Missions et comme une réponse directe à l'appel de la hiérarchie philippine pour un plus grand esprit missionnaire au pays¹. »

Le 9 décembre 1962, le C.M.C.P. célébra son deuxième anniversaire de naissance par un ralliement missionnaire au Collège Sainte-Marie de Manille. Ceux qui participèrent à cette réunion purent mesurer d'un simple coup d'œil le travail accompli en deux petites années. Plusieurs centaines de représentants des unités scolaires et paroissiales, groupés autour des directeurs et des officiers

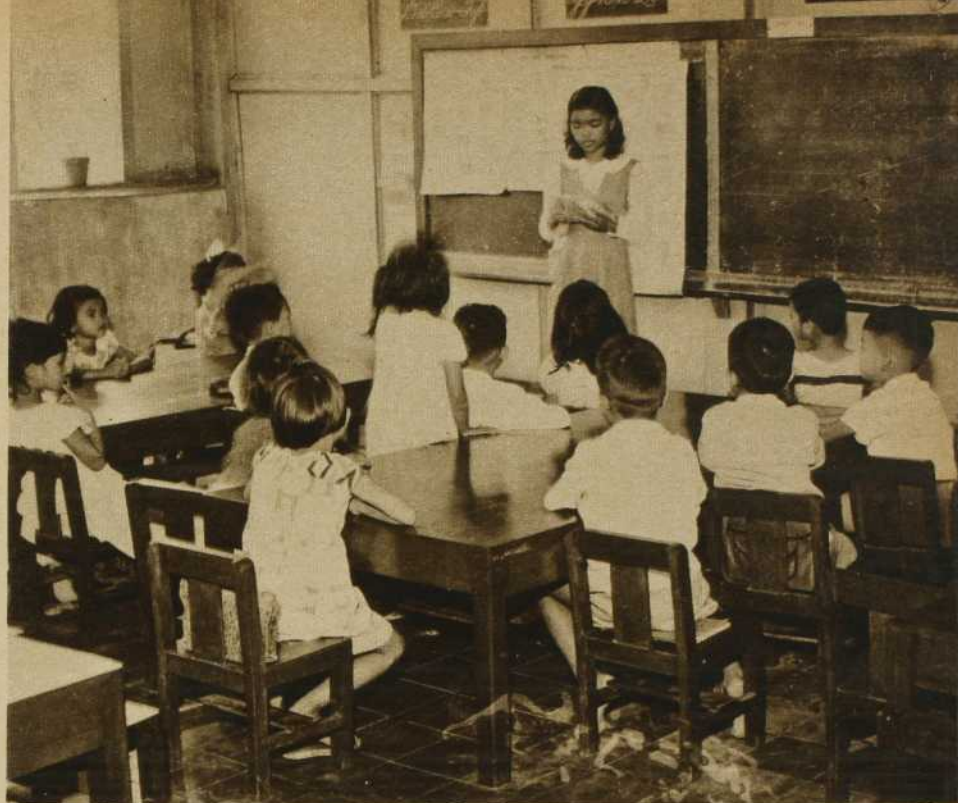
¹ D. Iniguez, *The Philippine Destiny, The Sower*, Vol. 4, no 7, San Carlos Seminary, Manila.

Que le Seigneur exauce la prière de l'ardent Cardinal Santos de Manille et fasse de la catholique nation philippine une nation missionnaire qui portera la foi dans le Sud-Est Asiatique.



Fraîches comme la « sampaguita », fleur nationale des Philippines,
ces étudiantes de la high School de Gagalangin en costume national !





L'étudiante, membre de l'Action Catholique, remplit la tâche de catéchiste auprès des enfants de l'école publique.

nationaux, écoutèrent des conférences suggestives et suivirent avec un profond intérêt un symposium où six étudiantes et étudiants de différentes institutions, émirent leur opinion sur ce sujet très discuté: que faisons-nous, nous, Philippins, pour communiquer la foi à nos voisins non chrétiens? Il suffisait de considérer l'assemblée pour constater que le mouvement avait gagné un grand nombre d'écoles de l'archidiocèse de Manille, et même touché d'autres diocèses. Au total, quelques milliers de membres pleins d'enthousiasme.

Le ralliement fournit aux dirigeants et aux membres une excellente occasion d'évaluer leur force, de renouveler leur promesse au service de la cause missionnaire, de raviver leur inspiration et leur zèle.

A notre Académie de l'Immaculée-Conception de Gagalangin, la Croisade missionnaire démarra sans bruit comme une unité rattachée à la Solidarité de Notre-Dame. En 1961, quelques-unes de nos étudiantes furent invitées à suivre le cours d'entraînement des leaders du C.M.C.P. que le Collège *La Consolacion* inaugura



Sœur Marie-Pia, première responsable du club missionnaire, et les quatre dirigeantes pour l'année 1962-1963.

pendant les vacances. A ce noyau de quatre jeunes filles, revenues en juin à notre Académie, prêtes à lancer le club missionnaire, appartient l'honneur d'avoir implanté le mouvement chez nous. La première année fut une sorte de période-test, car deux organisations, l'Action catholique et la Sodalité de Notre-Dame, étaient déjà très actives, et l'on pouvait se demander si une troisième rencontrerait la faveur des élèves de la High School et réussirait à s'épanouir.

Quoi qu'il en soit, le dévouement des membres du Comité apostolique de la Sodalité, qui formaient le club missionnaire, prouva que l'idéal du C.M.C.P. parlait à l'âme de nos jeunes. Le succès de l'expérience détermina la création d'une unité indépendante et pleinement constituée

de la Croisade missionnaire, lors de la réouverture des classes en juin 1962. Quatre dirigeantes également préparées au *leadership* prirent le travail à cœur et imprimèrent un vigoureux élan à l'application du programme en trois points — prière, étude, sacrifice — élaboré afin de réaliser les objectifs de la croisade, à savoir: « 1° éveiller la conscience missionnaire du peuple philippin, surtout de la jeunesse, par l'éducation du sens missionnaire; 2° faire un relevé de l'aide apportée par les catholiques philippins aux activités de l'Église, soit aux Philippines soit dans les missions étrangères; 3° seconder l'apostolat des laïques en missions; 4° promouvoir les vocations au sacerdoce et à la vie religieuse². »

En juillet, les quarante-six membres du club missionnaire de Galalan

gin avaient élu les chefs des quatre groupes de discussion qui le subdiviseraient. Le club prévoyait une réunion générale mensuelle où serait présentée une vue d'ensemble du travail en cours, et deux fois le mois, une réunion de groupes où chaque section poursuivrait son information particulière et discuterait ses projets. Le deuxième mardi du mois fut reconnu « Journée des Missions » et le 25 « Journée de la Vocation: ces jours-là, il y a messe pour la croisade et prières spéciales.

L'opération « vieux journaux » et « vieux timbres » lancée par le club

pour l'année 1962 engagea toute l'école dans un concours passionnant, vu les prix magnifiques offerts aux classes qui récupéreraient la plus grande quantité de journaux et de timbres. La vente du papier et des timbres assura au club les fonds nécessaires pour entreprendre une aide pratique aux missions. Chacun des groupes entra en relation avec un missionnaire d'un coin reculé des Iles et promit de le pourvoir de ce qui lui serait le plus utile. Un appel aux médecins et aux pharmaciens fit affluer les échantillons de remèdes; le professeur chargé du cours d'orien-

Le club se subdivise en groupes de dix membres.



tation à la High School offrit sa collaboration bénévole à la confection de la lingerie d'autel; des étudiantes consacèrent leurs loisirs à réparer des chapelets et des jouets, à fabriquer des cartes pieuses. A la fin de septembre, quatre énormes cartons s'acheminaient vers Cotabato, Tagum, Davao et Mindoro, et l'on songeait déjà aux colis de Noël que l'on enverrait aux enfants des missions pauvres. A la mi-novembre, l'école tint sa « Journée du Bonbon ». Nos généreux élèves y allèrent de soixante livres de douceurs. Ils connurent la joie qu'il y a à partager avec des frères moins fortunés, et l'expérience de cette joie les a incités à une charité plus ouverte. Les lettres que les missionnaires adressèrent au club ne manquèrent pas de jeter une lumière nouvelle sur les conditions difficiles

de l'Église en différentes régions des Philippines. A tour de rôle, les membres du club écrivirent à leur missionnaire adopté, de sorte que chacun eut l'avantage d'un contact personnel, tonifiant.

En outre, quelques missionnaires furent invités à traiter devant le club des problèmes de l'expansion de l'Église. Des films montrant les divers aspects du travail des prêtres et des religieuses dans les champs de missions favorisèrent l'éveil de la conscience missionnaire, fin première du C.M.C.P. Un concours d'affiches missionnaires, organisé en 1961, rendit possible la tenue d'une exposition chez nous. Les meilleurs spécimens, placés à des endroits stratégiques, continuent de répandre l'idée des missions à travers l'école.

En octobre 1962, le club participa





Membres de l'Action Catholique en visite à l'institution Welfareville destinée à l'enfance malheureuse de Manille.

à la campagne menée par la Société de la Propagation de la Foi pour son développement. Dans son rapport à Rome, le R. P. Simeon Valerio, S.V.D., directeur national des Œuvres pontificales missionnaires, n'hésita pas à attribuer l'augmentation des recettes au C.M.C.P. dont les membres sont d'actifs propagandistes.

Certaines écoles et certaines paroisses n'ont pas encore accepté le mouvement parce qu'elles en possèdent déjà plusieurs autres et craignent que la multiplicité entraîne l'interférence.

Bien que les conflits demeurent toujours possibles, l'expérience tentée

à notre Académie démontre qu'avec la coopération des Autorités, un club missionnaire trouve sa place sans nuire à l'Action catholique et à la Sodalité. Nous avons plutôt remarqué que le climat créé par la présence de jeunes apôtres tout feu tout flamme a porté les deux autres groupements à agir en profondeur dans leur sphère d'action.

Mais surtout comment pourrions-nous rester indifférents à ces paroles du Souverain Pontife Jean XXIII recommandant à tout chrétien le devoir missionnaire: « Les fidèles membres d'un organisme vivant ne peuvent pas rester renfermés sur

eux-mêmes et croire que, pour faire tout leur devoir, il suffit d'avoir pensé et pourvu à leurs propres besoins spirituels. Bien au contraire, chacun pour sa part doit contribuer à la croissance et à la diffusion du règne de Dieu sur la terre³. »

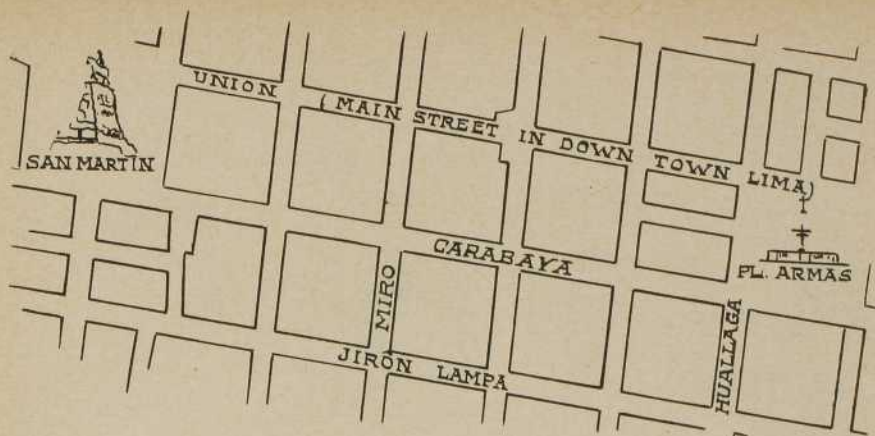
Le C.M.C.P. vit encore la phase de l'enfance et ne peut se prévaloir de réalisations merveilleuses. Cependant l'étincelle a jailli et le feu monte. Comme l'écrivait le Père Iniguez: « Avec la grâce de Dieu et les généreux efforts de quelques religieux et de quelques laïques, le mouvement

grandira et produira une nouvelle génération animée d'un zèle contagieux, capable de rendre la nation entière consciente de sa destinée missionnaire. De cette jeunesse sortiront les vaillants apôtres dont l'Église a besoin pour évangéliser le Sud-est asiatique et revivifier la foi aux Philippines. »

Priez donc avec nous pour que la Croisade missionnaire remplisse sa noble tâche et fasse du peuple philippin non « la seule nation catholique de l'Extrême-Orient » mais « la première nation catholique en Orient ».

³ *Principes Pastorum, Osservatore Romano*, 11 décembre 1959, p. 4, col. 1.





PEROU

Sur le Jiron de la Union

Par Sœur Saint-Némèse¹, m.i.c.

Le lendemain de mon arrivée en terre péruvienne, je me rendais à Lima.

L'impression laissée par cette première course en taxi, au *Centro*, comme l'on dit ici, en fut une de confusion et de vitesse. D'abord, il me semblait rencontrer seulement des bouts de rues qui n'aboutissaient nulle part. Ensuite, vu la défense de stationner, le chauffeur devait faire sans arrêt le tour du carré où se trouvait le magasin visité, afin de nous y reprendre une fois nos commissions terminées. Or, ce manège me mit mal à l'aise; des scrupules montaient de mon subconscient à cause du gaspillage de l'essence, et mes considérations habituelles sur le prix

et la qualité des marchandises en furent coupées de moitié!

Dans un second voyage à la capitale, j'eus la présomption de m'y aventurer sans guide, avec Sœur François-de-la-Providence², nouvelle arrivée comme moi. Nous partions avec cette seule indication: descendre au Jiron de la Union où nous pourrions acheter tout ce dont nous avions besoin.

Première constatation, le prix très bas des tickets d'autobus: un sole 20 (environ quatre sous de notre monnaie); puis, détail qui nous laisse cependant fort indifférentes: le manque de confort.

Si l'on s'attendait à déboucher sur un large boulevard, on serait déçu du Jiron de la Union. C'est une

¹ Claire Garceau, des Trois-Rivières.

² Gisèle Guinois, de Chateauguy-Bassin.



Sur le « Jiron de la Union » règne une atmosphère de cordialité et de bon voisinage.

rue plutôt étroite, sans édifices imposants; mais c'est quand même le *Centro*, donc un quartier d'affaires important.

Le principal problème vient de la manipulation de l'argent. Le dollar canadien équivaut à 25 soles à peu près; en conséquence, la grande quantité de billets nécessite un porte-feuilles autre que ceux en usage chez nous. J'utilise à présent une belle et ample blague à tabac!

Il fallut, cette fois, accepter l'humiliation de faire le compte de mes achats par écrit, à la dérobée, bien entendu! Mais, pour ma consolation, bon nombre de personnes paraissaient atteintes de la même *torpeur calculatrice!*

Autre inconvénient pour des gens pressés; la fermeture des magasins entre 12 h. 30 et 4 heures. Malgré tout, c'est maintenant un plaisir de retourner au Jiron de la Union. Enchâssé entre deux magnifiques plazas: San Martin, qui porte le nom du libérateur du Pérou, et de Armas où s'élève le palais du Gouvernement, la cathédrale, l'archevêché et la statue du conquérant Pizarre, ce centre commercial affiche un cachet tout à fait spécial de simplicité. On y respire une atmosphère de cordialité, de bon voisinage, surtout aux heures d'interdiction pour les véhicules. Sur quelques mètres d'asphalte, les piétons, délivrés de toute contention, deviennent alors maîtres incontrastés, circulent et se coudoient en tous sens.

Pendant plusieurs mois, le mot

Jiron m'a intriguée. On m'indiquait par exemple tel magasin de la rue Espaderos et, après avoir longtemps cherché, je le dénichais sur le Jiron de la Union. Pourquoi? Le mot *Jiron* est le nom général pour désigner une grand-rue; ensuite on donne le nom proprement dit de *rue* à l'espace compris entre un coin de rue et un autre, de sorte que sur le Jiron de la Union on rencontre les rues Boza, Baquijan, La Merced, Espaderos, Mercaderes, Escribanos, Palacios. Un peu compliqué, direz-vous, mais la clef du mystère une fois trouvée, on se débrouille assez facilement.

Avant de quitter l'intéressant et pratique Jiron de la Union, permettez-moi de vous faire admirer, parmi les acheteurs attardés, quelques jolies liméniennes aux charmes insurpassables. Saluons surtout Notre-Dame de la Merced dans son église dorée sise au coin le plus achalandé. Une foule de gens de toutes conditions: riches, pauvres, hommes d'affaires, grandes dames, vendeurs de loterie, militaires, etc., assaillent la Madone. Il n'y manquait que des Sœurs! Nous entrons à notre tour pour vénérer cette relique du temps de la colonisation espagnole. Au milieu des adorateurs hâtifs et hétérogènes, j'adresse au Dieu présent en cet antique sanctuaire une prière de reconnaissance pour ma vocation missionnaire. Grâce à elle, j'ai découvert un peuple à ce point sympathique, qu'il a réussi à faire d'une de ses avenues commerciales un accueillant home pour les étrangers.

顯妣吳母顯

寶覺光中宣

葬儀社



GRAND-MÈRE WANG EN PARADIS

Par Sœur Saint-Gilbert ¹, m.i.c.

Grande agitation ce matin aux alentours de la Mission! Les accents d'une marche funèbre annoncent le passage de la mort chez nos voisins.

Je m'informe: « Qui donc est décédé? »

—Grand-mère Wang. Elle est partie depuis deux mois déjà, mais on a attendu ce jour, considéré comme faste au calendrier lunaire, pour lui rendre un dernier hommage. »

Mme Wang est pour moi une ancienne connaissance. Chaque fois que je revenais de ma leçon de chinois, elle me gratifiait du plus aimable sourire. La figure de cette brave païenne irradiait la bonté, la droiture et la simplicité.

Il convient d'offrir nos condoléances à la famille en deuil. Nous longeons la rue bordée de couronnes de fleurs qui conduit à la demeure mortuaire. Une foule nombreuse circule aux abords, et des musiciens, rangés en deux haies, jouent sans interruption pour réjouir l'âme de la chère aïeule dans sa nouvelle et si

¹ Jeannine Bélair, de Saint-Barthélemy.





Funérailles taiwanaises. A droite, le cercueil en forme de trèfle.

mystérieuse patrie. Ici, tout événement, triste ou joyeux, se célèbre avec de la musique, et l'on ne peut pas ne pas se sentir émue devant ces démonstrations riches d'une tradition quatre fois millénaire.

Du papier-monnaie brûle à l'entrée de la maison. Grand-mère pourra, croit-on, en tirer profit dans l'au-delà.

La cour intérieure manifeste un déploiement d'apparat inspiré par le plus profond respect filial. Au centre, une immense tente décorée de fleurs et tapissée d'inscriptions en caractères

chinois. Le va-et-vient est continu et bruyant. L'aîné des fils reçoit les visiteurs. Il tient en main une longue bannière où se lit le nom de sa mère. Chacun va d'abord s'agenouiller devant les tables garnies d'offrandes en l'honneur des esprits, et présente de l'encens. De ces dons: paniers de victuailles, pièces de tissu, etc., une partie sera brûlée et servira à la défunte; l'autre reviendra à la famille.

Le cercueil est un gros tronc de camphrier creusé en forme de trèfle à trois feuilles. Il est peint en jaune

orange, avec décorations artistiques en beige et brun. Ces couleurs peuvent varier.

De chaque côté, six femmes en habits de deuil — grand capuchon et tunique beige en jute grossière, retenue à la taille par une corde — crient leurs lamentations à tous les échos. La photo de l'octogénaire figure sur une table avec cette inscription: « Son souvenir reste vivant parmi nous. »

Les Taiwanais ferment la tombe aussitôt après l'ensevelissement et apposent des scellés. La coutume permet toutefois de garder les res-

tes mortels à la maison, même pendant un temps assez long, comme marque de vénération, surtout si le décès a eu lieu un jour néfaste.

Au moment de la manifestation funèbre, une deuxième fanfare se joint à la première, et le cortège se dirige vers la vaste tente où chaque assistant prend un siège: la parenté en avant, près de l'autel où domine une grande photo de la disparue. En arrière, dans le temple de Boud-dha, quatre bonzes revêtent leur tunique de soie brodée d'or. Le Fang Jang (évêque) coiffe son tricorne et se rend au pied de l'autel, l'air grave et recueilli. Un bonze sonne alors une cloche de cuivre, un autre frappe des cymbales, un troisième agit des castagnettes. Puis le silence se fait, impressionnant.

La table garnie d'offrandes en l'honneur des esprits.



Tour à tour, les parents viennent s'incliner trois fois jusqu'à terre et offrent de l'encens. La couleur de leur coiffure indique le degré de parenté: les membres de la première et de la deuxième générations se distinguent par un capuchon beige; ceux de la troisième par un chapeau jaune; ceux de la quatrième par un rouge et ceux de la cinquième par un bleu.

On chante les prières debout, et cela durant plus d'une heure. Cette cérémonie a pour les gens de Formose le même sens que la messe des funérailles chez nous.

Au dehors un défilé s'organise. D'abord une pagode-miniature soutenue par quatre porteurs et escortée de joueurs de flûte et de tambour. Dans le pays des morts où elle est entrée, grand-mère l'utilisera, si bon lui semble, en guise de véhicule. S'alignent ensuite des pédicabs débordants de fleurs, une fanfare aux musiciens galonnés d'or, un deuxième pagotin encore des voitures de fleurs, une au-

tre fanfare composée de jeunes filles en uniforme blanc et noir, puis une troisième pagode. Enfin, la famille s'avance suivie du Fang Jang et des bonzes en pédicabs, tandis qu'à peu de distance, des hommes portent le cercueil au moyen d'un brancard appuyé sur leurs épaules. On marchera ainsi sur un parcours de plus de quatre milles jusqu'au cimetière de la montagne. Le retour s'effectuera également à pied, par les rues de la ville.

Le sentiment profondément religieux du peuple de Taïwan m'impressionne de plus en plus. Pourquoi les missionnaires sont-ils si peu nombreux pour faire connaître à tous ces cœurs bien disposés le Dieu vers qui ils tendent, sans le savoir? Serait-il téméraire de présumer cependant, qu'à cause de sa parfaite sincérité, grand-mère Wang ait été paternellement reçue en Paradis? Non, sans doute. C'est là donc que j'espère la retrouver un jour, pour jouir encore de son large et si bienveillant sourire.

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

NOVEMBRE

La diffusion de l'Évangile
dans les îles de l'Océanie.

DÉCEMBRE

Que par l'action efficace
de l'Église, la paix du Christ
s'étende à tous les peuples.

NYASSALAND



*Au nombre des convertis
du 20^e siècle...*

Avec sa femme et ses deux enfants M. Ng'ambi habita d'abord Mulekatembo, petit village de la Rhodésie du Nord. En ce temps-là, il appartenait à l'une des Églises de la Réforme.

Étant tombé malade, il alla se faire traiter à plusieurs hôpitaux assez éloignés. Mais sans résultat. En dernier ressort, sur le conseil d'un docteur africain, il décida de passer au Tanganyika et de se rendre à la Mission catholique de Kisa où

M. SAFERI
NG'AMBI

des religieuses soignaient les malades.

Là-bas, il observa de près les missionnaires et se dit, devant leur témoignage d'une vie de prière et de charité, que leur religion devait être la bonne. Il commença donc à prier à leur Église et demanda la médaille des catéchumènes.

Sa guérison opérée, il retourna chez lui et se mit à répandre la doc-

trine catholique. Toutefois, pour trouver une église, il avait à marcher des milles et des milles jusqu'à Miramsolo. A sa première entrevue avec le prêtre de la mission, il sollicita deux faveurs: le baptême pour lui-même et l'érection d'une chapelle à son propre village. Le baptême lui fut accordé presque aussitôt, car il subit l'examen avec succès, et l'enquête

**Attendant l'heure de la messe à Kawanje,
l'une des nombreuses succursales de Kaseye.**



sur sa conduite confirma qu'il vivait en chrétien.

Envoyé vers l'évêque d'Ilongola qui l'accueillit avec joie. François-Xavier Ng'ambi, ou plus couramment Saferi, reçut plusieurs médailles, et en même temps, le mandat d'apôtre. Il accomplit sur son territoire un travail remarquable: il instruisit les gens et bâtit une petite chapelle en bois, de sorte qu'à la venue du prêtre plusieurs étaient prêts au baptême.

Après des années, Saferi déménagea au Nyassaland. Il se fixa au village de Kayerezi, non loin de Chisenga, où personne ne savait un mot de la religion. Et il obtint l'érection d'une mission. On la construisit non à Kayerezi mais à Karonga, centre plus populeux, distant d'une soixantaine de milles. A chacune des principales fêtes de l'année, on pouvait voir le fidèle Saferi s'acheminer vers Karonga pour remplir ses devoirs religieux. En 1949, la Mission de Kaseye surgissait à quelque trente milles seulement de son village. Saferi devint le *gurupa* (chef de groupe) attitré de la région.

L'année suivante, il envoyait sa fille aînée, Edna, étudier au pensionnat de Katete dirigé par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Edna se sentit isolée à cause de la distance considérable et du dialecte différent. Elle s'accoutuma au milieu et, découvrant qu'il existait des religieuses africaines en formation, désira être des leurs. En 1952, elle entra dans la toute jeune Société des Rosarian Sisters. Son père s'en réjouit, car il avait souhaité qu'un de ses enfants se consacre au service du Seigneur.





A cette époque Saferi Ng'ambi avait acquis des biens. C'était un homme riche: il possédait un magasin, du bétail, une bonne et nombreuse famille. De cette prospérité sortirent ses malheurs.

Selon la coutume tribale, un homme riche doit avoir plusieurs femmes pour que s'accroissent ses richesses... Il commença à entourer d'attentions une jeune parente de son épouse. Il lui donna des robes et des colifichets. Les chrétiens restèrent stupéfaits et peinés. Les catéchumènes, scandalisés par la conduite de leur *gurupa*, remirent leurs médailles. Peu à peu Saferi abandonna ses œuvres de zèle et, de chute en chute, en arriva à marier une seconde femme.

Lorsqu'elle apprit cela, Edna — ou plutôt Sœur Maria-Therèze — pria avec ferveur pour la conversion de son père. Mais il ne revint pas sur sa décision. Alors elle supplia Dieu de lui enlever ses richesses. Et il perdit tous ses biens: les serpents tuèrent ses vaches.

Dieu préparait ainsi le retour de la brebis égarée. Réduit à la pauvreté, M. Ng'ambi se ressouvint de son âme. Avec l'aide des missionnaires il suivit finalement le conseil de sa fille et renvoya sa seconde femme. L'épouse légitime, qui de son côté avait beaucoup souffert, voulut revoir sa chère Edna partie depuis si longtemps.

A cette époque — c'était en 1962 — approchait le grand événement de l'ordination du premier prêtre Tumbuka, Bernard Lungu, à Mzambazi. Le R. P. C. Poulin, p.b., supérieur de la Mission de Kaseye, arrangea toutes choses pour que les caté-

chistes de la région aient l'avantage d'assister à la cérémonie. Et comme Saferi montraient de bonnes dispositions, on convint qu'il pourrait se joindre au groupe. Bien plus il irait ensuite à Katete voir sa fille.

Sur le chemin du retour, le Père Poulin organisa le voyage de Sœur Maria-Therèza à Kayerezi.

Elle alla donc à son village voir sa mère. On lui fit fête. On était content de retrouver Edna après une absence de dix ans. La petite fille d'autrefois s'était métamorphosée en une véritable religieuse.

Le lendemain de notre arrivée, M. Ng'ambi nous dit: « Priez beaucoup, car je veux en finir avec ma situation actuelle. » Dans l'après-midi, le Père Perron, en séjour à la succursale, le *gurupa* et tous les anciens se réunirent privément dans une salle pour recevoir les excuses de Saferi qui regrettait vraiment les mauvais exemples qu'il avait donnés ces dernières années. L'assemblée reconnut la sincérité de ses paroles, car il avait déjà renoncé à sa seconde femme. Alors, ému de gratitude, Saferi alla se présenter au tribunal de la pénitence. Lorsqu'il rentra à la maison, il annonça à Sœur Maria-Therèza l'heureuse solution de son problème. Toute la famille en conçut tant de joie que personne ne dort cette nuit-là. Ce bonheur était trop profond et exaltant.

Au matin, le missionnaire célébra une messe d'action de grâces. M. Ng'ambi, le premier, reçut la sainte communion dont il était privé depuis des années. Et pour que le village entier partageât la jubilation, le Saint Sacrement demeura exposé toute la journée dans la petite chapelle: les fidèles vinrent à leur gré remercier Dieu pour le retour au bercail de la brebis perdue.

Et comme dans la Bible, on fit un festin. Le frère de Saferi tua une vache, convoqua les voisins et les amis. Au début de la soirée, une fois les invités arrivés, on se rendit à l'église visiter Notre-Seigneur, puis l'on entra à la maison chantant et priant. Alors il y eut des discours pleins de beaux sentiments. Le souper fut servi, après quoi on dansa, car, chez nous une fête est incomplète si l'on n'y danse pas.

Une autre grand-messe rassembla le lendemain matin tous les chrétiens et, quelques heures plus tard, la famille Ng'ambi nous reconduisait jusqu'à l'arrêt de l'autobus, à environ trois milles de Kayerezi.

Le trajet Kayerezi-Rumpi nous parut court parce que nous étions absorbées dans une prière d'action de grâces. Puisse le courageux M. Ng'ambi recouvrer maintenant son zèle ardent d'autrefois!

Sœur Maria-Rufina, R.S.

(traduit de l'anglais)

L'ÉVENTAIL

Définition poétique:

« aile...toute prête
à propager le souffle ».

Paul Claudel

Produit authentique de la civilisation orientale, l'éventail apparut dans les temps anciens comme une solution aux problèmes des climats torrides et des pullulements de moustiques. Des peintures primitives attestent qu'il était connu l'an 3000 avant Jésus-Christ. Au cours de leurs cérémonies cultuelles, les Égyptiens se servaient, en guise de chassemouches, d'une espèce de grand éventail confectionné de feuilles de lotus fixées à un long manche. Au moyen âge, on le retrouve, sous le nom de flabellum et fait de plumes de paon, parmi les accessoires des églises d'Europe.

L'usage de l'éventail individuel en Occident ne date que de l'ouverture du commerce entre le Portugal et l'Orient. Les coquettes d'alors, toujours à l'affût de nouveaux artifices, s'emparèrent de ce gracieux article d'importation et en jouèrent aussitôt avec habileté. Des spécimens chinois firent fureur. On en copia l'idée qui se répandit sur tout le continent.

La Chine utilisa l'éventail non pliant dès l'antiquité. Sous la dynastie de T'ang (du 7^e au 10^e siècle après J.-C.), la forme circulaire, tendue de soie, de papier, de plumes,

¹ Cent Phrases pour Éventails, préface.



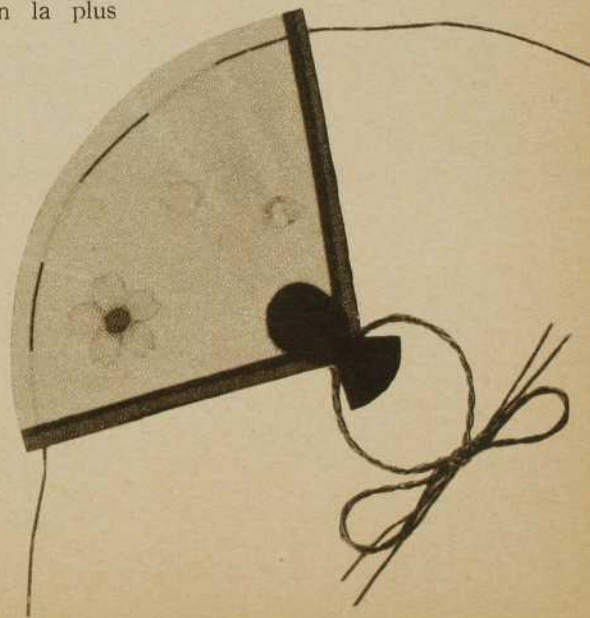
ou encore constituée d'une large feuille de palmier ceinturée d'une bande rigide, fut très populaire. L'éventail pliant, d'invention japonaise, pénétra d'abord en Corée vers le dixième ou le onzième siècle. A l'époque des Ming (du 14e au 17e siècle après J.-C.), la Chine l'emprunta à son tour au Japon et en fit un bijou d'art avec baguettes de bambou, de corne, d'ivoire ou de bois de santal sculpté. On en fabriqua — et ce furent les plus recherchés — en nacre de perle, en laque, en écaille de tortue.

Les Chinois des deux sexes adoptèrent l'éventail. On le glissait dans la manche ou à l'encolure de la robe dans le dos. Cependant l'éventail féminin diffère de l'éventail masculin: tandis que le premier ne doit pas compter moins de trente lames, le second peut en avoir neuf, seize, vingt ou vingt-quatre; en outre il ne saurait être enjolivé d'une figure de femme. La décoration la plus

appréciée, peut-être, consiste dans les idéogrammes de quelque poème tracés de la main d'un ami, la calligraphie chinoise rivalisant, par son raffinement artistique, avec les motifs peints à la main.

L'éventail ne sert pas seulement à rafraîchir. Il soutient aussi l'éloquence. Pour plus de clarté, l'habile discoureur le manie à la façon d'un pinceau et décrit dans l'air les caractères correspondant aux termes employés. Le langage comporte beaucoup de sons susceptibles d'interprétations diverses. Par exemple, si deux paysans discutent du prix du bétail ou du retard de la moisson, ils ont recours à l'écriture pour préciser la signification des mots: les idéogrammes sont tracés sur la paume de la main avec l'index ou sur la table à thé au moyen de l'éventail fermé.

La Chine
l'emprunta
au Japon...





Jadis, au jour des noces, l'époux, avant d'introduire l'épouse au foyer, la frappait sur la tête d'un léger coup d'éventail, puis avec le même bibelot lui enlevait le voile qui cachait son visage.

Lorsqu'un sujet était présenté à l'empereur ou à quelque personnage marquant, il exécutait les neuf prosternations (*k'o l'ou*) et se relevait au

signal donné par le claquement sec de l'éventail qu'on refermait.

Selon la légende, l'éventail serait l'emblème de Chung-Li Ch'uan, l'aîné des huit Immortels, celui à qui l'on attribue la découverte de l'élixir de vie et l'invention de la poudre de transmutation. C'est le dieu de la longévité; il est représenté tenant à la main la pêche de l'immortalité.

L'histoire de Chung pourrait servir de thème d'opéra. On rapporte que, passant un jour près d'une veuve en train d'éventer la tombe de son mari et la voyant en pleurs, il saisit l'éventail, en frappa le défunt et le ressuscita. Pleine de reconnaissance, l'épouse abandonna à son bienfaiteur l'éventail magique. Chung rentra chez lui... Quelle ne fut pas l'indignation de sa propre femme lorsqu'elle constata qu'il portait un éventail féminin! Il essaya vainement de s'expliquer. Furieuse, elle gronda: «Une femme honnête ne commet point pareil crime!»

Le magicien feignit alors de rendre l'âme. Il fut déposé dans son cercueil. Peu de temps après, il apparut à sa veuve sous les traits d'un étudiant qui prétendait avoir été le disciple de Chung. Séduite par l'amabilité et la grâce de ce Prince Charmant, la femme consentit à la proposition qu'il lui fit de composer un puissant élixir avec la cervelle de son défunt mari. Quand la bière fut ouverte dans ce vil dessein, l'a-

mant reprit sa forme naturelle. Il adressa les plus sévères reproches à la malheureuse qui, de honte, alla se pendre.

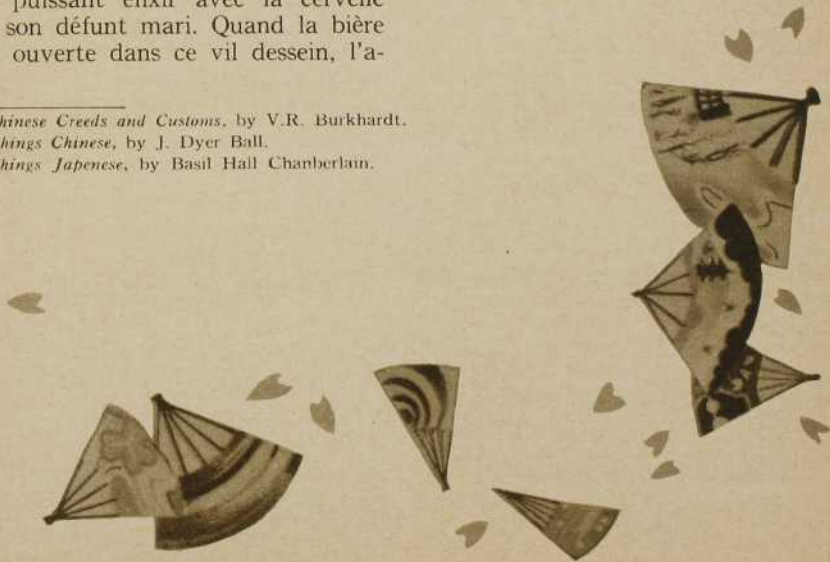
Lui-même voulut se retrancher du reste des mortels. Il mit le feu à sa demeure et se retira dans une montagne, seul, avec son éventail et son livre de sorts...

Plusieurs artistes célèbres de la dynastie de Sung se spécialisèrent dans la décoration des éventails; sculpture de la monture, reproduction de paysage sur la feuille. La mode s'établit de consacrer un côté de la feuille à la peinture, et l'autre aux poèmes, aux inscriptions. De sorte que l'éventail, «cette aile... toute prête à propager le souffle», véhicule harmonieusement et l'inspiration de l'art et l'inspiration des Muses.

Sœur Joseph-Arthur, m.i.c.

(Laura Thérien, de Saint-Léonard d'Aston.)

Chinese Creeds and Customs, by V.R. Burkhardt.
Things Chinese, by J. Dyer Ball.
Things Japanese, by Basil Hall Chamberlain.





HAITI

TON-TON GRÉGOIRE

Par Sœur Saint-Jean-Eudes¹, m.i.c.

Ce septuagénaire à la peau brune, aux cheveux blanchis, touche à sa fin; pourtant, ses mains sont vides pour paraître devant Dieu.

Au cours de sa misérable existence, jamais Ton-Ton Grégoire n'a connu la moindre notion de catéchisme ni même l'ABC des sciences humaines. Bêcher la terre et pêcher le poisson, voilà tout son savoir et tout son métier.

Après cela, qui donc lui jetterait la pierre, même si le pauvre homme a eu trois femmes et une conduite plus ou moins exemplaire? Personne sans doute.

Le Seigneur en jugeait certainement ainsi le jour où il dirigea la Sœur Infirmière vers ce malheureux qui souffrait d'une large plaie au pied droit. Il fallut des visites multipliées et des traitements de patience, à quoi

la religieuse ne manqua pas d'ajouter des comprimés spirituels appropriés à l'état moral du malade. Pas plus que la guérison du corps, celle de l'âme ne donnait d'espoir. « Plus tard, j'aurai le temps d'y penser », telle était la réponse invariable à toute avance surnaturelle.

Que faire, sinon prier davantage et semer les sacrifices plus drus. « Ce genre de démon, disait Jésus à ses apôtres, ne se chasse que par la prière et le jeûne. » C'est encore vrai au 20^e siècle.

Enfin, le ciel se laisse fléchir, et la grâce trouve une réponse en cette âme de pécheur. « Mère, dit-il, je veux me marier, faites venir le prêtre. »

Et tandis que la plaie du pied finissait de se cicatriser, les blessures cachées, plus profondes et plus re-

poussantes encore, obtenaient leur guérison sous l'effet du baume des divins sacrements. La misère qui fait mal avait disparu.

Avec la bénédiction nuptiale et leur réconciliation avec Dieu, Ton-

ton Grégoire et son épouse ont vu le bonheur et la joie éclairer leur pauvre *caille* (maison). Ils peuvent maintenant attendre en grande paix que s'ouvre pour eux la porte de l'éternité.

Le premier ministre du Japon rend hommage au Pape

Dans son message du Jour de l'an 1963, au peuple du Japon, M. Hayato Ikeda disait de S. S. Jean XXIII: « Il est la personnification de toutes les qualités que j'admire le plus dans un homme. »

Selon un commentateur, jamais pareil éloge n'est sorti de la bouche d'un premier ministre japonais à l'égard du chef de l'Église catholique.

Le message se résume ainsi: « Le personnage qui m'a le plus profondément impressionné durant mon récent voyage en Europe, c'est le Pape. Je l'ai admiré, non seulement comme un leader religieux, mais aussi comme l'homme en qui se reflètent toutes les qualités que j'apprécie le plus. En l'apercevant, je me suis dit: "Voilà un individu qui n'est pas de ce monde." Je le considère comme un homme dont les qualités sont d'un tout autre ordre que celles d'un président de Gaulle ou d'un premier ministre Macmillan, d'ailleurs très compétents. Son affabilité et sa bonhomie se manifestèrent dans son entretien avec les journalistes japonais qui m'accompagnaient. Entre autres choses, il leur rappela son émoi quand parut son premier article, et il s'informa s'ils avaient éprouvé une semblable impression dans leurs débuts en journalisme.

« Le Pape connaissait mon intérêt pour les rocailles. Il me dit que lui aussi préférait les pierres communes aux objets d'or et d'argent...

« J'ai perdu mon père il y a plus de vingt ans, mais en ce moment, il me semblait avoir retrouvé un père. »

Sunday Examiner, Hong Kong.

Nécrologie

Révérend Père Maurice Côté p.m.é., missionnaire aux **Philippines**; M. le Curé M.-A. Kieffer, **Montréal**; T. R. Mère Saint-Thomas-d'Aquin, fondatrice des SS. de l'Institut Jeanne-d'Arc, **Ottawa**; Mme Emmanuel Crevier, **Sainte-Anne-de-Bellevue**, mère de notre Sœur Marie-Emmanuel et grand-mère de notre Sœur Anna-Maria-Taigi; Mme Auguste Melanson, **Rogersville**, mère de notre Sœur Marie-de-Jésus; Mme Edouard Bérubé, **St-Damase**, mère de notre Sœur Sainte-Rose-de-Lima; M. Joseph Ménard, **Sainte-Elisabeth**, père de notre Sœur Sainte-Elisabeth; M. Hercule Pinard, **Nicolet**, père de notre Sœur Sainte-Christine; M. Adélar Legrand, **Laprairie**, père de notre Sœur Sainte-Rita; M. Uldéric Cloutier, **Ville Saint-Michel**, père de notre Sœur Marie-Donalda; Mme Adélar Quevillon, **Bordeaux**, mère de notre Sœur Françoise-de-Chantal; M. William Lapointe, **Jonquière**, père de notre Sœur Saint-Dominique; M. Olivier Desclos, **Saint-Alexis-des-Monts**, père de notre Sœur Jeanne-Hélène; M. le Docteur Edouard Samson, **Lévis**, frère de notre Sœur Eustelle-de-l'Eucharistie; M. Paul-Emile Julien, **Montréal**, frère de notre Sœur Eulalie-de-Jésus; M. Philémon Laflamme, **Cap-de-la-Madeleine**, frère de notre Sœur Sainte-Germaine; M. Fernand Sauvageau, **Champlain**, frère de notre Sœur Saint-Nivard; Mlle Laurianne Ouellette, **Lewiston, Maine**, sœur de notre Sœur Marie-Emile; M. Dupuis, **Chicopee Falls, Mass.**, grand-père de notre Sœur Marie-Donald; M. Jean Marin, **Valleyfield**, grand-père de notre Sœur Saint-Alphée, novice; Mme Gérard Alary, **Sainte-Gertrude, Abitibi Est**; Mme Eugène Allaire, **Pont-Viau**; Mme Ephrem Pinard, **Sainte-Monique**; Mlle Oliva Villeneuve, Mme Armand Bédard **Charlesbourg**; M. le Docteur J. Aquila Lapierre, Mme A.-H. Langevin, M. Stanislas Chalut, Mme H. Bélair, M. G.-S. Marquis, M. Azarias Germain, Mme Lévis Lapierre, M. Albert Brunet, Mme Augustina Cerizzi, M. Léonard Cerizzi, **Montréal**; Mme Gérard Dominique, **Pont-Viau**; Mme Léonidas Raymond, **Pointe-Claire**; Mme Joseph Trudeau, **Fort Chambly**; Mme Isaïe Lefebvre, **Saint-Mathieu**; Mlle Joséphine Joly **Sainte-Rose**; Mme Albert Saint-Laurent, **Contrecoeur**; Mme Georges Desmarais, **Roxton Pond**; Mme Félix Legault, **Saint-Stanislas-Kostka**; Mme Albina Quesnel **Ottawa**; Mme Jos. Bellemare, **Trois-Rivières**; M. Ulysse Pelletier, **Lévis**; M. Lucien Fillion, **Beauport**; Mme F.-X. Fournier, **Clermont**; M. Hector Bolduc, **Saint-Fulgence**; M. Alfred Tondreau, M. Edmond Turbie, **Salem Mass.**; Mme Marie Brissette, **Woonsocket, R.I.**; Mlle Marie-Anne Dufresne, **Putnam, Conn.** Mme W. Lebrun, **Ville-Marie**; M. J. Adélar Fortin, **Saint-Jean**; M. Gédéon Lemieux, **Lévis**; Mme Albert-D. Diamond, **Charette**; Mme Florida Poulin, **Methuen, Mass.**; Mlle Marie-Blanche Jobin, **Montréal**.

Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

MAISON MÈRE, 2900, Chemin Sainte-Catherine

Côte-des-Neiges, Montréal 26.

NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.

OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine

Montréal 8.

HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière

Montréal 1.

NOMINGUE, comté Labelle, Qué.

RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.

JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.

QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.

VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception

236, rue Campbell.

VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph

3080, rue du Prince-Edouard.

TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.

GRANBY, 35, rue Dufferin.

GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.

CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.

SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.

SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.

OTTAWA, 30 rue Goulburn.

PERTH, N.-B., C.P. 259.

EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,

103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.

NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,

Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,

Taiwan, Free China.

SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu

Hsien, Taiwan, Free China.

TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.

SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,

Suaou Yilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,

Fukushima Ken.

WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.

TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.

AMBOHIBARY, Madagascar.

AU PEROU

PUCALLPA.

LIMA, Escuela Maria de la Providencia Napo.

Entre Centenario y San Luis, Azcona (Brena.)

AU GUATEMALA

TOTONICAPAN, Guatemala, A.C.

EN BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business

College, Calle Lemoine, Casilla 70.

COCHABAMBA, Academia Comercial,

Calle Oruro No 300, Casilla 1667

IRUPANA.

CHILI

ANCUDA, Colegio Inmaculada Concepcion

Calle Errazuriz.

AUX ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese

Academy, Gen. Luna St., Intramuros.

MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.

SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.

LAS PINAS, Rizal.

MATI, Davao Province.

DAYAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.

PADADA, Davao Province.

BAGUIO City, 11, Pacdal.

AUX ANTILLES

LES CAYES, Haiti.

LES COTEAUX, Haiti.

ROCHE-A-BATEAU, Haiti.

PORT-SALUT, Haiti.

CAMP-PERRIN, Haiti.

MIREBALAIS, Haiti.

LIMBE, Haiti.

CAP-HAITIEN, Haiti.

CHANTAL, Haiti.

TROU-DU-NORD, Haiti.

PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, cité no 2, Haiti.

PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.

CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.

DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer.

Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.

LA BOULE, Haiti.

HINCHE, Haiti.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

KATETE MISSION, Champira P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

MZAMBAZI MISSION, Eutini P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

RUMPI MISSION, Rumpi, P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

KARONGA MISSION, Karonga P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,

Nyasaland, B.C. Africa.

NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.

Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.

FORT JAMESON, P. O. Box 107

Northern Rhodesia, B.C. Africa.

KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.

Northern Rhodesia, B.C. Africa.

NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,

Northern Rhodesia, B. C. Africa.

CIKUNGU, CATHOLIC MISSION,

Kazimuki P.O., Northern Rhodesia, B.C. Africa

